

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

VI.

D'ailleurs, sous ces latitudes élevées, tout travail excessif est bientôt suivi d'une fatigue absolue, la respiration manque promptement, et le plus robuste est forcé de suspendre souvent son opération.

Enfin la navigation devint libre, et le brick fut remorqué au-delà du banc qui l'avait si longtemps arrêté.

Pendant quelques jours encore, la *Jeune-Hardie* lutta contre d'insurmontables obstacles ; l'équipage eut presque toujours la scie à la main, et souvent même on fut forcé d'employer la poudre, pour faire sauter les énormes blocs de glaces qui occupaient le chemin.

Le 12 septembre, la mer n'offrit plus qu'une plaine immense de glaces, sans issue, sans passe, et qui entourait le navire de tous côtés, de sorte qu'il ne put ni avancer, ni reculer. La température se maintenait, en moyenne, à 16 degrés au-dessous de zéro ; le moment de l'hivernage était enfin venu ; la saison d'hiver commençait, avec ses souffrances et ses dangers. La *Jeune-Hardie* se trouvait alors à peu près par le 21^e degré de longitude ouest, et le 76^e degré de latitude nord, à l'entrée de la baie de Gaël Hamkes.

Jean Cornbutte fit ses premiers préparatifs ; il s'occupa d'abord de reconnaître une crique, dont la position mit son brick à l'abri des coups de vent et des grandes débâcles de glaces. La proximité de la terre lui offrit de sûrs abris, qu'il résolut d'aller reconnaître. Dès le crépuscule du matin, le 12 septembre, il se mit en marche, accompagné de Vasling, de Penellan, et des deux matelots Gradlin et Turquette ; chacun d'eux portait des provisions pour deux jours, car il n'était pas probable que leur excursion se prolongeât au-delà ; ils s'étaient munis également de peaux de buffle, sur lesquelles ils devaient se coucher.

La neige, qui avait tombé en grande abondance, et dont la surface n'était pas gelée, retardait considérablement leur marche ; ils enfonçaient jusqu'à mi-corps ; ils ne pouvaient, d'ailleurs, s'avancer qu'avec une extrême prudence, afin de ne plus tomber dans les crevasses ; Penellan, qui marchait en tête, sondait soigneusement chaque dépression de terrain avec son bâton ferré.

Vers les cinq heures du soir, la brume commença à s'épaissir ; la petite troupe dut s'arrêter. Penellan s'occupa de chercher un glaçon qui pût les abriter du vent, et, après s'être un peu restaurés, tout en regrettant quelque chaude boisson, ils étendirent leur peau de buffle sur le sol, se couchèrent en se serrant les uns près des autres, se recouvrirent d'une autre peau de buffle, et le sommeil l'emporta bientôt sur la fatigue.

Le lendemain matin, ils se réveillèrent ensevelis sous une couche de neige de plus d'un pied d'épaisseur ; heureusement leurs peaux, parfaitement imperméables, les avaient préservés, et cette neige avait même contribué à conserver leur propre chaleur, qu'elle empêchait de rayonner au dehors.

Jean Cornbutte donna aussitôt le signal du départ, et, vers midi, ils aperçurent enfin la côte, qu'ils eurent d'abord quelque peine à distinguer. De hauts blocs de glace, taillés perpendiculairement, se dressaient sur le rivage ; leurs sommets variés, de toutes formes, et de toutes tailles, reproduisaient en grand les phénomènes de la cristallisation ; des myriades d'oiseaux aquatiques s'envolèrent à l'approche des marins, et les phoques, qui s'étendaient paresseusement sur la glace, plongèrent avec précipitation.

—Ma foi ! dit Penellan, nous ne manquerons ni de fourrures, ni de gibiers !

—Ces animaux-là, dit Cornbutte, ont tout l'air d'avoir reçu déjà la visite des hommes ; car, dans ces parages entièrement inhabités, ils ne sont pas si sauvages.

—Ce ne peut être que des Groënlandais, répliqua Vasling, car ces côtes ne sont abordables que par des naturels.

—Je ne vois cependant aucune trace de leur passage, pas le moindre campement, pas la moindre hutte ! dit Penellan, en gravissant un pic élevé. — Ohé ! capitaine, s'écria-t-il, venez donc ! j'aperçois une pointe de terre, qui nous préservera joliment des glaces du nord-est.

—Par ici, mes enfants ! dit Cornbutte.

Ses compagnons le suivirent, et rejoignirent bientôt Penellan. Le vieux marin avait dit vrai ; une pointe de terre assez élevée s'avancait comme un promontoire, et, en se recourbant vers la côte, formait une petite baie d'un mille de profondeur au plus ; quelques glaces mouvantes, brisées par cette pointe, flottaient au milieu, et la mer, abritée contre les vents les plus froids, ne se trouvait pas entièrement prise.

Cet hivernage offrait de grandes garanties de sûreté, mais il fallait y conduire le navire ; Jean Cornbutte remarqua que la plaine de glace avoisinante était d'une grande épaisseur : il paraisait fort difficile, dès lors, de creuser un canal, pour conduire le navire à sa destination. Il chercha donc quel qu'autre crique qui pût l'abriter, mais ce fut en vain ; la côte restait droite et abrupte sur une grande longueur, et, au-delà de la pointe, se trouvait directement exposée aux coups de vent de l'est ; on ne pouvait songer à chercher là quelque lieu de refuge. Cette difficulté déconcerta le capitaine, et il la comprit d'autant plus qu'André Vasling la fit valoir, et appuya ses arguments sur des raisons péremptoires. Penellan eut beaucoup de peine à se